

Variété : choses d'Amérique : une école intéressante : [1ère partie]

Autor(en): **Delachaux, V.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le mouvement féministe : organe officiel des publications de l'Alliance nationale des sociétés féminines suisses**

Band (Jahr): **14 (1926)**

Heft 236

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-258846>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

la hausse exagérée des prix ; elle fait appel à l'esprit de solidarité, essence même de toute coopération. Acheter des marchandises à un prix normal et répartir le trop-perçu à ses membres, voilà un des buts de la Coopération ; mais les coopérateurs eux-mêmes n'ont trop souvent envisagé que ce but matériel sans se rendre compte que l'idéal coopératif est plus élevé. En effet coopération signifie entre-aide, fraternité ; elle vise à un double but : l'amélioration matérielle de la situation de ses adhérents ; ensuite l'amélioration morale des individus de la Société toute entière. Déjà l'obligation de payer comptant a produit d'heureux résultats, l'acheteur ayant constaté que le crédit n'engendre que désordre et misère.

Pour faire mieux comprendre ces questions vitales, la S. C. S. C. a fait appel aux femmes et elle a eu raison. N'est-ce pas la femme qui achète, qui apprécie, qui compare les denrées nécessaires à la vie quotidienne ? Et voilà pourquoi les Commissions Féminines ont été créées. Elles existent déjà dans toute la Suisse allemande et forment une vaste association ; elles possèdent un portefeuille circulant qui renseigne les coopératrices sur les diverses manifestations de ces groupements féminins.

En 1924 un premier appel était adressé aux coopératrices de Genève et une réunion fut organisée par les deux promoteurs : MM. de Meuron, administrateur, et Dufresne, directeur de la S. C. S. C. Un Comité de dames fut nommé ; il se mit immédiatement à l'œuvre.

Dans l'espace d'une année, onze Commissions féminines de quartiers furent créées : Ville, Plainpalais, Eaux-Vives, Servette, Carouge, St-Jean, Jonction, Pâquis ; puis Chêne, Petit-Saconnex, Lancy suivirent. Ces Commissions ont chacune à leur tête un Comité de trois membres, et l'ensemble de ces onze comités forme le Comité central qui se réunit une fois par mois au siège de la Société. Un Comité de trois membres est à la tête de ce Comité central qui, pris dans tous les milieux, organise les réunions de quartiers, en fixe les dates, choisit les locaux, élabore les programmes, etc. Le programme de chacune de ces soirées comprend une partie administrative suivie d'une partie musicale et littéraire ; des causeries sur des sujets pratiques sont très goûtées, ainsi que des causeries sur la prévoyance sociale, et même sur le féminisme !

Au début de chacune de ces réunions de propagande, la Présidente du Comité central est chargée de faire l'exposé du mouvement coopératif en expliquant son origine, son idéal, son but, afin d'en instruire les coopératrices elles-mêmes, souvent trop ignorantes de ces importantes questions. Il faut en effet leur apprendre que la Coopération ne poursuit pas un but de lucre, d'intérêt personnel, mais qu'elle contribue au bien-être de ses adhérents, qui appartiennent à toutes les classes de la société, sans distinction politique ni religieuse.

L'organe de la S. C. S. C., *Le Coopérateur*, s'associe à la propagande entreprise en donnant à ses lecteurs tous les avis et convocations nécessaires. Ce journal paraît acquis à nos idées féministes, puisqu'il a donné fréquemment d'excellents articles de M^{lle} Champury sur le féminisme, et a publié ces jours-ci une pièce de théâtre : *L'Idée marche*, d'une féministe et coopératrice militante.

Le but de ces Commissions Féminines sera-t-il atteint ? L'avenir le dira. En tout cas, il est réjouissant de voir ces assemblées de femmes de toutes conditions s'intéresser à des questions d'ordre social ou utilitaire ; elles apprennent ainsi à écouter d'abord, à parler ensuite, à discuter en public, à présenter des observations, des revendications, timidement d'abord, puis plus courageusement chaque fois ; tout cela est excellent ; la femme se prépare ainsi à jouer le rôle actif que l'avenir lui réserve. Nous, les suffragistes, nous applaudissons à cette nouvelle évolution de l'éducation féminine.

L. DUNAND.

VARIÉTÉ

Choses d'Amérique

I.

UNE ÉCOLE INTÉRESSANTE

Il s'agit de celle fondée à Chicago en 1901, à cette époque déjà reculée où on commençait à envisager que les jeunes filles n'avaient pas nécessairement un talent inné pour le métier de maîtresse de maison. Ce métier devait être appris sérieusement, scientifiquement, au lieu de compter sur l'enseignement fragmentaire, décousu, peu pratique, que donnait une mère parfois bien incompétente. Un groupe de femmes décida alors de créer l'École des arts et

La vie de Margaret Bondfield " homme d'Etat "

Margaret Bondfield, une Anglaise d'une énergie rare, est la première femme qui ait honoré de sa présence le banc des ministres du Parlement britannique. Il appartenait à une femme, Mary Agnes Hamilton, d'écrire la biographie¹ passionnante où nous puisons aujourd'hui les éléments de cette étude.

PRÉSENTATION

En novembre 1918, meeting convoqué par le Labour party dans l'immense salle du Albert Hall, pleine à craquer. Une houle de têtes ; les galeries supérieures se dérobent dans la brume des lointains mystérieux. L'auditoire agité de passions contradictoires les manifeste violemment. La gauche et la droite du parti s'affrontent au milieu d'un tumulte indescriptible. Le président est débordé et après avoir annoncé un orateur nouveau, il se rassied désespéré et impuissant. Même les journalistes tout proches de l'estrade ne peuvent pas entendre le nom de l'orateur désigné, du martyr jeté aux bêtes.

Apparaît une toute petite femme. Immobile, les mains dans les poches de sa jaquette de jersey rose-coral, elle dévisage l'auditoire tumultueux. Yeux lumineux et grands ouverts, tête brune bien droite, menton aux lignes carrées, grande bouche énergique et spirituelle, cet ensemble fort et sympathique inspire confiance. Sans manuscrit et sans notes, elle parle. Oh ! pas pour flatter son public ; sévère et même dure, elle le réprimande : Est-ce donc le véritable esprit du Labour party qui se manifeste par ce désordre, cette incohérence, ce défaut de maîtrise de soi-même ? Au lieu de préparer les auditeurs à de grandes tâches, les orateurs ne sont-ils venus ici que pour se complaire au son de leur propre voix ? Sans peur et sans hâte, elle exorcise le mauvais esprit, elle insuffle son enthousiasme à ceux qui l'écoutent haletants et admiratifs : la cohue est changée en une assemblée d'où hommes et femmes emportent la certitude profonde et réconfortante de leurs devoirs, de leurs responsabilités, de leurs possibilités.

Et il en est ainsi chaque fois que Margaret Bondfield prend la parole. Humaine, courageuse, dévouée, elle est bien celle qu'il fallait pour diriger les forces du mouvement socialiste anglais. C'est un grand orateur que cette petite femme aux yeux brillants. Il ne lui manque ni la voix chaude et prenante,

¹ MARY AGNES HAMILTON: *Margaret Bondfield*, Leonard Parsons, éditeurs, Devonshire Street, Londres.

sciences domestiques, avec le triple but de cultiver les arts domestiques, d'enseigner la tenue de ménage scientifique et de relever la profession des servantes.

Alors qu'en 1901 peu de jeunes filles gagnaient leur vie et qu'une femme mariée qui continuait à exercer sa profession après le mariage faisait peser sur le pauvre mari le soupçon d'être incapable d'entretenir son ménage, il en est tout autrement en 1926. Les difficultés économiques de tout genre, le désir ardent de gagner sa propre vie et d'avoir un salaire indépendant, l'intérêt qu'éveille la carrière choisie, ainsi que les appartements beaucoup plus petits et faciles à maintenir en ordre, et toutes les inventions qui simplifient le travail ménager et gagnent du temps, voilà, pêle-mêle, quelques-unes des raisons qui engagent les jeunes filles à chercher une occupation et à continuer de l'exercer, même si elles ont la chance d'un heureux mariage. Ainsi, l'école fondée à Chicago répond à un besoin né des temps nouveaux, et les femmes qui en ont été les instigatrices, il y a 25 ans, semblent bien avoir reçu le don très rare de prévoir l'avenir.

Qu'enseigne-t-on dans cette école? Les programmes de la section des arts domestiques comprennent l'installation d'une maison, la disposition d'un logement, l'ameublement de ses pièces, la décoration de ses murs, ainsi que l'étude de la couture, lingerie et costumes. Dans la section de l'enseignement scientifique de la cuisine, une foule de jeunes filles et jeunes femmes en blouses blanches travaillent dans des locaux semblables à des laboratoires, où on leur apprend à préparer des repas excellents, avec un outillage moderne, et sans perdre une minute. C'est ici que la petite servante tout droit arrivée de son village se change en une cuisinière qui ose prétendre à des gages élevés. Souvent, ce sont les maîtresses de maison qui envoient leurs domestiques incapables acquérir les perfectionnements qui rendront leur service agréable.

Les cours ont lieu durant la journée et la veillée. Les cours du soir sont réservés aux fiancées qui désirent apprendre la bonne cuisine, un des moyens — peut-être le plus sûr — de conserver l'amour de leurs époux, et aux mères de famille désireuses de se mettre au courant des méthodes culinaires les plus nouvelles.

Mais tous ces cours existent dans d'autres villes, dans d'autres pays, quoique probablement moins développés et moins richement installés. Ce qui fait l'originalité de l'École de Chicago, c'est d'abord le tea-room spécialement créé pour servir à l'enseignement et à l'entraînement des jeunes filles qui désirent ou bien servir dans des établissements analogues, ou bien en assumer la direction. Et ensuite les cours pour les jeunes maris, — les maris moins jeunes n'en auraient-ils pas besoin? — dont une des directrices prit tout récemment l'initiative. Elle avait vu souvent de gentils couples nouvellement mariés s'arrêter devant la porte de l'école. Après des adieux, que nous pouvons imaginer tendres sans

risquer des hypothèses trop hardies, la petite dame entraînait pour suivre ses cours de cuisine et de tenue de ménage, et le jeune mari en était réduit à s'amuser comme il pouvait en attendant l'heure de la fin du cours.

Partant de l'idée que Monsieur avait certainement besoin d'être dirigé dans son rôle nouveau de maître de maison, on le convia à des cours du soir, où on lui apprit une foule de choses intéressantes. Par exemple, comment recevoir des hôtes à sa table ou dans son salon, comment découper un poulet rôti ou un gigot, comment faire de menues réparations dans son intérieur, etc., etc.

Aujourd'hui, 800 femmes et jeunes filles suivent les cours de l'École de Chicago, et appliquent les méthodes de travail les plus modernes à des sujets d'une variété extrême, puisqu'ils englobent la maison, le soin des enfants, l'établissement d'un budget, la cuisine, la couture et la mode. Mais une importance extrême est accordée spécialement à l'établissement du programme de la journée d'une femme qui fait elle-même son ménage, et cela dans le but de lui procurer les heures de loisir journalier qui sont jugées nécessaires à sa santé physique et morale et à son développement intellectuel. Cette notion de l'importance énorme des heures de loisir est si moderne qu'elle doit faire se retourner dans leurs tombeaux les femmes des générations précédentes, qui travaillaient comme des condamnées aux travaux forcés, sans oser se permettre des heures de détente dans la journée, et des journées de vacances dans l'année.

(A suivre.)

V. DELACHAUX.

De-ci, De-là...

Eglises et ministères féminins.

Nous avons annoncé naguère que les étudiantes en théologie d'Allemagne se sont constituées en fédération et ont formulé un certain nombre de revendications, visant à leur accès au ministère pastoral. Les autorités ecclésiastiques, de leur côté, se préoccupent de cette question. Le Conseil supérieur de l'Union des Eglises allemandes vient d'adresser aux diverses Eglises une circulaire où il leur demande leur avis au sujet des consécérations féminines. Les réponses sont arrivées, et elles sont, pour la plupart, négatives. La majorité des Eglises ne veut pas d'une consécration illimitée, conférant à la femme théologienne les mêmes droits qu'au pasteur. Quelques Eglises seulement admettent une consécration à portée bien définie qui accorderait aux intéressées le droit de présider certaines études bibliques au temple, de s'employer dans la paroisse et de travailler dans les prisons et hôpitaux pour femmes. Le problème est donc loin d'être mûr et le Conseil supérieur se réserve d'en poursuivre l'étude.

(Semaine religieuse.)

ni le magnétisme personnel qui établit rapidement entre elle et son public le contact indispensable.

LA FEMME

Née dans la pauvreté, gagnant sa vie toute jeune, Miss Bondfield a gravi seule et sans appui chacun des échelons qui l'ont amenée tout en haut de l'échelle politique, au Ministère.

Quelle ardeur de vivre, de se dépenser, même aujourd'hui qu'elle a dépassé la cinquantaine! Quand elle ne travaille pas, elle fait de la musique ou court les concerts, elle nage, elle danse, elle fait de longues courses. Elle a toujours la mine parfaitement éveillée; on ne la surprendra jamais à sommeiller tout au travers d'un comité, ou à rêvasser au lieu d'écouter. Tout l'intéresse, tout, sauf les subtilités psychologiques, sentimentales ou autres. Elle est capable de tout, sauf de couper les cheveux en quatre.

On dit que rien n'est plus délicieux que d'entendre Margaret raconter ses voyages dans les pays lointains où l'entraînent les exigences de sa carrière politique. Elle parcourt le monde en voyageuse avertie à l'avance de tout ce qui concerne l'industrie des divers pays et accroît de jour en jour, d'étape en étape, le bagage déjà énorme de ses connaissances. Son courage

est bien connu, mais, comme toute qualité, il a son revers. Ceux qui connaissent bien Margaret Bondfield parlent de sa tendance à brusquer les situations, à précipiter les dénouements, à être parfois plus brave que réfléchi, à avoir en un mot plus d'audace que de tact. De même qu'elle ne coupe pas les cheveux en quatre, elle ne s'intéresse que faiblement aux raffinements de l'esprit.

Son charme est cependant si évident qu'il séduit ses ennemis politiques même, et on entendit l'un d'eux grommeler un jour que d'être si exquise, elle n'était que plus dangereuse. Ses qualités de force, de courage, de loyauté, de générosité la poussent au service des autres. Elle les protège de toute sa petite personne, rappelant ainsi à Miss Hamilton le moineau héroïque du conte de Tourguenief qui se jette au devant du dogue menaçant son nid.

Margaret Bondfield accomplit de grandes choses pour les femmes, mères, travailleuses ou chômeuses. Le plus grand service qu'elle nous rend, à nous les féministes, c'est de montrer par son exemple combien simple et dévouée, intelligente et infatigable, sympathique et enthousiaste peut être une créature appartenant au sexe réputé faible. Si Margaret est montée plus haut qu'aucune femme avant elle, si chacun la respecte et